

La punition, une de fois de plus, lui avait semblé superfétatoire. C'était bien d'employer à bon escient les mots que vous apprenait le maître d'école, ça vous donnait un peu l'impression de moins perdre votre temps dans ce grand théâtre de l'inutile où vous ne compreniez pas le dixième de ce que l'on essayait de vous inculquer. Enfin, moins perdre son temps, ou ne serait-ce qu'un peu... Mais l'humiliation, elle, n'avait pas été imaginaire, il en ressentait encore la substance faire bouillir son sang et rager son âme. Car celle-là avait été d'une grande injustice, comme bien souvent, avec Monsieur le Monstre.

« Le Monstre », comme l'appelaient en douce tous les élèves, un peu en messe basse pendant les récréations, mais surtout lorsqu'ils étaient loin de l'école, pour être bien sûrs de ne pas se faire surprendre par le Monstre (dont les élèves affublaient des sortes de pouvoirs magiques ou des oreilles dans le dos) et de subir une de ses terribles punitions. Et Dieu sait qu'il n'y allait pas avec le dos de la cuiller, au niveau punition, « le Monstre ! ».

Voilà un sobriquet qui n'était nullement volé, eu égard à la terrible sévérité du bonhomme, sa voix qui résonnait dans la classe, tonnant comme un orage un de ces soirs d'été où le ciel est trop chaud, éclatant à chacun de ses coups de colère à en faire vibrer les modestes murs de la petite classe. Se faisant respecter dans son auguste sévérité, souvent, terrorisant quelques-uns de ses élèves, parfois, avec les cris de sa voix caverneuse, ou avec ses coups de règle si douloureux...

Jean-Jacques était incontestablement de ceux-là. Ceux qui se trouvaient punis plus souvent qu'à leur tour.

Déjà, il n'aimait pas l'école depuis toujours. Mauvais élève, ne comprenant que rarement les exercices, récoltant des notes médiocres depuis tellement longtemps qu'il avait l'impression d'être né cancre. Mais depuis que ce nouveau professeur était arrivé au début de l'année scolaire, Jean-Jacques s'était mis à détester l'école encore plus qu'avant. Il la détestait plus que n'importe quelle autre chose au monde. Ce qui n'était pas peu dire...

Dès les premiers jours, le Monstre semblait l'avoir pris en grippe. Vous pensez, un élève timide comme pas deux, la tête toujours penchée vers ses feuilles blanches, ne répondant que par des silences interminables lorsque vous l'interrogez, ne comprenant jamais la moitié des cours ou des leçons, et accumulant des mauvaises notes en cascade, c'est forcément le meilleur ennemi pour tous les instituteurs. Et pour celui-là en particulier.

Mais de là à être autant puni de la sorte, cela, il ne s'y attendait pas. Cela tournait au cauchemar. Sur les deux dernières semaines, entre les coups de règles, les sermons criés à son égard, les quelques humiliations, et les heures passées au coin de la classe, parfois avec le bonnet d'âme, honte ultime, Jean-Jacques avait l'impression d'être devenu le véritable paria de la classe. Et une belle tête de turc pour l'instit'.

Même en récréation, tous ses camarades ne lui parlaient maintenant plus que de ça, son nouveau statut de victime favorite du Monstre. Il en subissait alors de nouvelles remontrances, des brimades, qui s'ajoutaient à celles qu'il subissait en classe, et il se disait, le soir en rentrant chez lui en traînant des pieds, que cela commençait à faire beaucoup pour ses frêles épaules.

Jean-Jacques avait toujours détesté l'école, mais cela confinait maintenant à la haine. Oui, une haine inextricable mélangée à de la peur, et toutes sortes d'autres sentiments négatifs qui se mélangeaient dans un drôle de cocktail. Il n'arrivait plus à penser à autre chose, il se sentait persécuté, non seulement par le nouveau maître, mais aussi par tout le reste.

Le soir, à la maison, en mangeant avec ses parents et sa petite sœur à table, il ressentait encore à chaque fois les réminiscences des cauchemars que représentaient ses journées, et cela lui coupait bien souvent l'appétit. Son père, maçon de son état, mangeait silencieusement tous les soirs en écoutant religieusement le transistor de la cuisine, réclamant ainsi sans en avoir l'air le silence autour de lui, mais Jean-Jacques ne comprenait jamais pourquoi. La guerre de 39-45 était pourtant finie depuis une bonne dizaine d'années maintenant. Sa mère mangeait dans le silence aussi, plus pour respecter les volontés de son mari et par peur de le déranger qu'autre chose, visiblement.

Quant à sa sœur de trois ans, elle babillait sur son coin de table, pleurant dès qu'on lui mettait dans son assiette des aliments qui ne lui inspiraient guère confiance.

Ce tableau se succédait tous les soirs que Dieu faisait, dans une morne et interminable répétition à l'intérieur de la bicoque qui servait de maison familiale. Jamais ses parents ne lui demandaient quoi que ce soit de ses journées à l'école, de ses résultats scolaires ou de ce qu'il ressentait d'une manière générale. Ils ne lui demandaient jamais rien, d'ailleurs, à bien y penser.

Un matin, Jean-Jacques allait à l'école, traînant encore plus les pieds que d'habitude. Nous étions au mois d'avril, et ce matin-là, le soleil était déjà éclatant, promettant un printemps plus que magnifique. Et comme tous les jours, Jean-Jacques n'avait pas la moindre envie de retourner à l'école se replonger dans cet abîme de perplexité, de choses qu'il ne comprenait pas et ne comprendrait sûrement jamais, et surtout dans cette moisson de punitions qu'il cultivait quasi quotidiennement comme un agriculteur cultivait ses champs.

C'était injuste, et fatigant, à la longue. Jean-Jacques se demanda, comme tous les autres matins, comment il pourrait échapper à tout ça, tout cet univers qui l'oppressait terriblement et dont il sentait que ce n'était pas le sien, où il n'avait pas sa place. Il s'imagina dans la grande classe principale, aux murs de bois, devant son pupitre, imaginant son instit' lui hurler dessus parce qu'il n'avait pas compris un traître mot à telle ou telle explication obscure. Et pendant qu'il vivait des moments si pénibles en classe, le garçonnet s'imagina regarder partout autour de lui, cherchant une échappatoire à ce lieu sordide, symbole de toutes ses frayeurs, où il se sentait si mal chaque jour, chaque heure, et chaque minute. Mais tout ce qu'il voyait autour de lui étaient ces lourdes fenêtres en bois sempiternellement fermées, comme pour envoyer le message à chaque enfant que ce lieu soi-disant éducatif n'était rien d'autre qu'une prison. Une prison avec un impitoyable et détestable maton. Une prison sans fuite possible, sans espoir, sans issue, sans la moindre parcelle d'espoir ou de joie, et dont la sentence était d'y revenir chaque jour que Dieu faisait. Et tout cela laissait Jean-Jacques si seul et désespéré...

Monsieur Seguin, le prêtre du village, n'avait jamais eu de réponse à cette question. Il lui disait au contraire que tout cela était pour son bien et qu'il remercierait l'instituteur plus tard. Après chaque confesse, le gamin en ressortait boudeur en se disant silencieusement : « Compte dessus et bois de l'eau ! »

Jean-Jacques, tout en marchant ce matin-là et en traînant les pieds sur les deux kilomètres de chemin boueux qui l'amenaient à l'école quotidiennement, ressassait tout ça et plein d'autres sombres pensées, encore. Il continuait d'avancer, d'un pas traînant, se rendant dans son lieu de torture mentale quotidien, et imaginant le jour lointain où il n'aurait plus à le faire. Il ne savait pas vraiment quand ce jour serait, et tout ce qu'il savait à ce sujet, c'est que ce jour lui paraissait aussi lointain que la plus lointaine des étoiles dans le ciel, ou que la fin du monde. Dans les deux cas, plus on essayait de s'en rapprocher, et plus ils semblaient toujours aussi éloignés.

Le garçon s'arrêta de marcher un moment et regarda aux alentours. Autour de lui et de la clairière qu'il était en train de traverser, il y avait une forêt de pins, et un peu plus loin, le bruit de la rivière, qu'il connaissait bien parce que son père l'y emmenait à la pêche de temps à autre le dimanche, pendant les rares vacances scolaires. Et même si Jean-Jacques, contrairement à son père, n'avait pas de grandes accointances avec une activité comme la pêche, il avait par contre toujours aimé ce coin-là, en même temps bucolique, un brin sauvage, tout en étant un panaché d'odeurs plus belles et plus sauvages les unes que les autres. Il entendit donc à ce moment le bruit de la rivière, secouée par les soubresauts de son courant vif et pur. Le garçon était irrémédiablement attiré par le bruit de ce courant d'eau pure, cette ondée fraîche qui venait caresser ses oreilles en l'hypnotisant littéralement. Il avait toujours adoré l'eau, la mer, et surtout les rivières. Pendant ses journées de vacances, il pouvait passer le plus clair de son temps à jouer dans un bras de rivière, ou venir s'allonger dans l'herbe, à écouter paresseusement les bruits cristallins de la rivière le bercer pendant des heures. Mais cette pensée lui fit brusquement du mal, car ce n'était pas une de ces trop rares journées de vacances empreintes de magie, mais une de ces terribles journées où il allait devoir s'enfermer entre quatre murs, à écouter des cours plus rébarbatifs les uns que les autres, auxquels il n'allait encore rien com-

prendre, et y subir des punitions à la première occasion. Ce manège quotidien lui était devenu infernal. Il n'avait plus qu'une envie : le fuir. Le fuir comme la peste.

Mais ce n'était pas possible, et il le savait...

Puis une pensée le frappa aussi soudainement qu'un éclair zébrait le ciel un soir d'orage. Et si ? Et si ? Et s'il n'allait pas à l'école aujourd'hui ?

C'était stupide de penser à une chose pareille, inconcevable même. Mais une seconde plus tard, cette pensée lui paraissait soudainement être pour lui la meilleure idée de sa vie. Rien que d'y penser, il se sentait plus vivant, plus excité, et diablement plus heureux qu'il ne l'était une minute auparavant, et d'ailleurs, cela n'avait pas de sens. Néanmoins, maintenant qu'il avait eu cette pensée étrange, excentrique, mais si attirante, il n'arrivait plus à faire le moindre pas pour reprendre sa marche vers l'école. Cette seule pensée qu'il venait d'avoir l'immobilisait, autant que s'il avait les pieds engoncés dans des barriques de goudron. Elle était si fascinante, et en même temps si dangereuse, que ça la rendait encore plus exaltante. Les battements de son cœur s'accéléraient, comme s'il était en train de vivre quelque chose de très excitant.

Mais non, il savait que ce n'était pas possible. Et si peu raisonnable...

Il reprit sa marche forcée, mais son pas avait ralenti, sans même qu'il ne s'en rende compte. Il avançait maintenant presque au ralenti, la tête basse, l'esprit encore engoncé dans mille et une pensées plus attirantes les unes que les autres. Des images de ses dernières grandes vacances remontaient des abîmes de sa pensée, d'autres images de vacances encore plus vieilles vinrent s'y mêler et ce maelström d'images estivales variées lui donnait une drôle d'envie d'être déjà en vacances. Une furieuse envie, même. Une de ces envies qui foisonnent en vous comme un volcan, qui prennent possession de votre esprit et qui vous empêchent d'y réfléchir tellement cela devient fort. Mais Jean-Jacques n'était pas un garçon à désobéir. Cela n'était pas dans son tempérament, que voulez-vous ? On ne se refait pas, c'est comme ça. En marchant, il se dit que, tout de même, ça aurait été drôlement bien qu'il ait un autre tempérament, un de ceux qui vous donnent envie de faire ce que bon vous semble sans vous soucier de rien, et encore moins des éventuelles conséquences.